

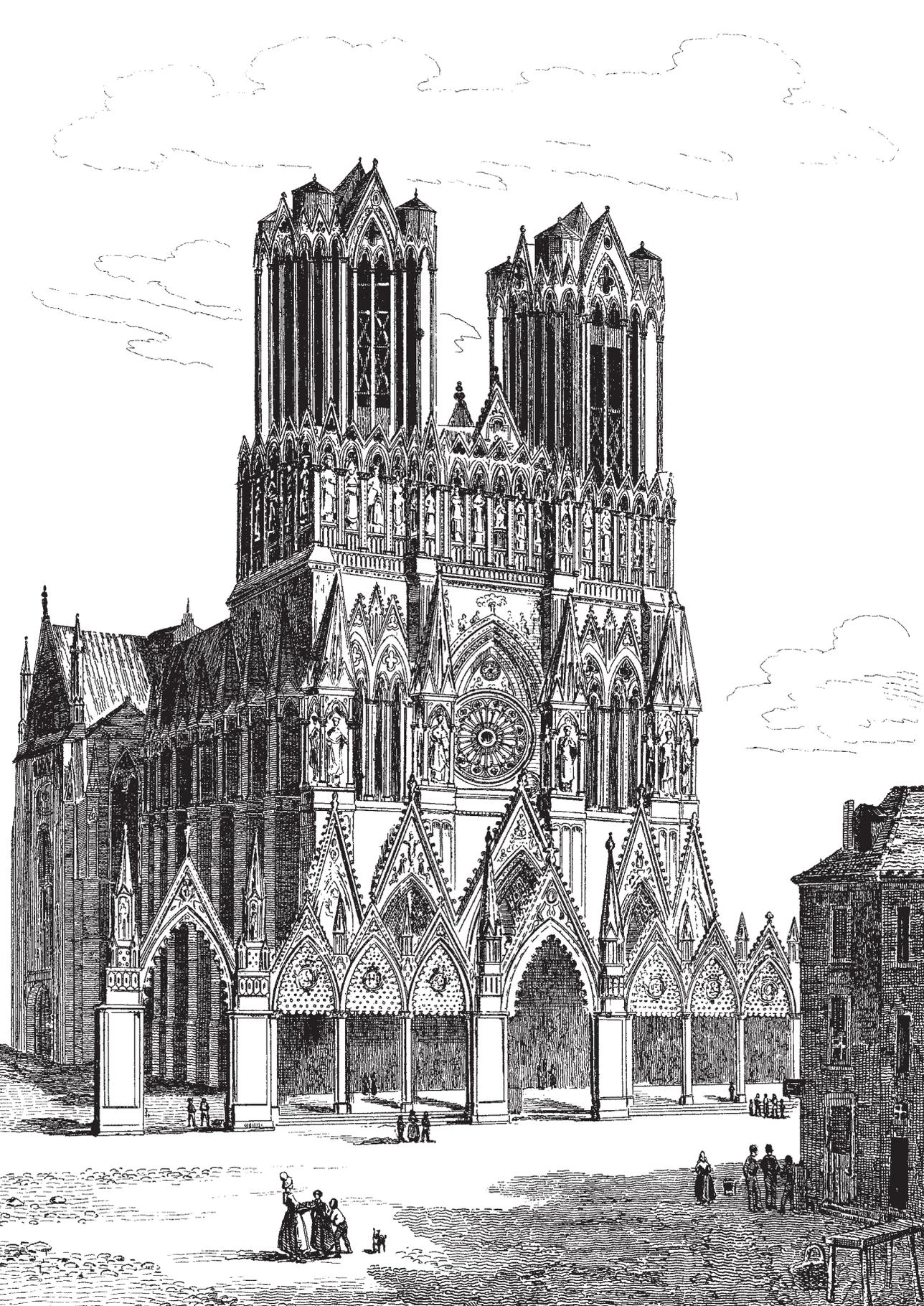
Théodore DUBOIS

Souvenirs de ma vie

Présentés et annotés par
Christine COLLETTE-KLÉO

Préface de
Alexandre DRATWICKI

collection Perpetuum mobile, 2009



L'enfance – Rosnay (1837-1854)

Il me souvient très bien des premières années de mon enfance.

Enfance

Mon père, Nicolas Dubois¹, cultivait un modeste bien qui lui venait de sa famille et exerçait en même temps l'état de vannier. Il habitait Rosnay, petit village délicieusement situé au milieu de la verdure au revers d'une des collines de la douce et fraîche vallée à 13 kilomètres de Reims. Il avait épousé ma mère, fille de l'instituteur du village, et en avait eu deux fils : Ferdinand² en 1833, et moi en 1837. Mes parents étaient pauvres et, bien qu'il y eût une certaine aisance dans la maison de mon grand-père Charbonnier³ – familièrement appelé par nous « Papa Bonnier » –, nous avons été élevés de la façon la plus modeste.

Je fréquentais l'école de mon grand-père, maître renommé pour l'époque, et j'y devins assez vite le meilleur élève de la classe. Ces études primaires sont du reste les seules qu'il m'ait été possible de faire, mes parents n'ayant pas – comme on dit vulgairement – « les moyens » de m'envoyer au lycée. Je les ai complétées plus tard, de moi-même, tant bien que mal, par la lecture, l'observation, un travail personnel aidé d'une ardente volonté. Il me faut avouer qu'elles sont restées forcément très incomplètes et que ce fut un des chagrins de ma vie de n'avoir pu recevoir dans ma prime jeunesse cette culture intellectuelle par laquelle l'esprit et l'intelligence prennent tout leur développement, et si utile plus tard, quelle que soit la carrière qu'on embrasse.

Aucun fait saillant ne peut être relevé dans les premières années de mon enfance. J'étais – m'a-t-on dit – doux, régulier, obéissant. J'aimais à jouer avec les autres enfants ; surtout à enfourcher un gentil petit cheval qu'avait mon père pour sa culture, le menant ainsi à

1. Nicolas Dubois, né le 26 brumaire an XII (18 novembre 1803) et décédé à Rosnay en 1893. Il épousa Cilinie Charbonnier (1813-1888), couturière, à Rosnay, le 4 mai 1831.

2. Ferdinand Dubois (1833-1855), décédé accidentellement à l'âge de 22 ans.

3. Jean-François Charbonnier (1790-1883), grand-père maternel de Théodore Dubois. Il fut maître d'école dans le village de Rosnay de 1822 à 1854. Il assurait également le secrétariat de mairie. Jean-François Charbonnier était fier de la réussite de son petit-fils, comme en témoigne par exemple une lettre du 20 février 1878 (manuscrit, collection particulière) :

« Vendredi 15 du courant, j'ai lu dans le journal *La France* [...], que le jury du concours musical ouvert par la Ville de Paris avait eu lieu ; et que le résultat des membres a été favorable, que ton œuvre a été couronnée [...]. Nous venons donc te témoigner toute notre satisfaction et te féliciter du bon résultat que tu viens d'obtenir. »

Un jour, je n'en saurais aujourd'hui préciser la date exacte, mais je m'en souviens comme d'un fait mémorable, mon ancien maître de chapelle et ami Renard, qui était aussi contre-bassiste au Théâtre-Italien, me dit : « Un compositeur allemand, nommé Richard Wagner, va donner un concert de ses œuvres dans la salle du Théâtre. *Il paraît que sa musique est extraordinaire* ; si vous le voulez, je pourrai vous faire entrer à la répétition générale. » Vous pensez si j'ai accepté ! Les œuvres de Richard Wagner étaient tout à fait inconnues à Paris à ce moment. Comme toujours, la majorité des badauds les dénigraient à l'avance sans les connaître. Sur la foi de quelques snobs, on criait au charivari ; je n'étais pas fâché de me faire une opinion *de auditu*. J'assistai donc à cette répétition générale que dirigeait Wagner, et pour être franc, je dois avouer que mes oreilles étaient si peu préparées à entendre une pareille musique que je n'y compris pas grand-chose. Cependant, je sentis qu'il y avait là quelque chose de beau, de grand dans les idées, dans l'orchestration, et je sortis tout impressionné et troublé. Il y avait en effet de quoi mettre à l'envers un pauvre petit cerveau de musicien encore à l'école et nourri exclusivement, jusqu'alors, d'œuvres classiques et scolastiques !

Classe d'Ambroise Thomas, second concours de Rome (1860)

Je continuais toujours à fréquenter d'une façon aussi régulière que me le permettait mon service à Sainte-Clotilde la classe d'Ambroise Thomas, où je présentais diverses compositions, faites comme exercices. Quelques-unes ont été gravées plus tard, entre autres *Marche orientale* et *Scherzo et choral*, pour le piano, morceaux qui ont eu (le dernier surtout) un certain succès.

Au mois de mai 1860, je fis pour la seconde fois le concours de Rome. Il fut pour moi infructueux. Paladilhe, qui avait 16 ans et concourait pour la première fois, fut le vainqueur. Je ne me décourageai pas et me préparai à recommencer l'année suivante. Je reconnus, du reste, que ma cantate n'était pas bonne et je ne maudis pas mes juges.

La classe avait pour moi un double intérêt à ce moment : mon camarade Chauvet et moi étions considérés comme des forts en thème et chargés par notre maître de corriger les contrepoints, souvent aussi les fugues des élèves moins avancés. Cela nous donnait une certaine importance, fortifiait notre technique tout en exerçant notre esprit critique. Je sus gré, plus tard, à mon maître de m'avoir fait faire cette école, très utile au point de vue pratique.

Entre le concours de 1860 et celui de 1861, je n'ai rien de particulier à signaler. Ma vie se poursuivait tranquille entre mes études, mes fonctions à Sainte-Clotilde et mon professorat à l'institut Verdoy. Comme distractions, j'allais quelquefois promener mes rêveries dans un coin délicieux, aujourd'hui disparu, du jardin du Luxembourg, coin parfumé appelé « La Pépinière », très fréquenté par les artistes, les poètes et les amoureux ; j'allais aussi un peu au théâtre, surtout à l'Opéra-Comique, et au concert. Avec les quelques relations mondaines dont j'ai déjà parlé, quelques lectures instructives dont j'avais grand

doutions bien de quelque fumisterie et acceptâmes la chose gaiement ! Ils nous disaient bien : « Vous allez avoir une rude désillusion, mes bons amis, car on a beaucoup surfait Rome, vous verrez ; enfin, une fois qu'on y est, il y faut bien rester ! » Mais nous gardions tout de même un petit sourire qui leur faisait comprendre que nous ne *coupons* pas !

Malgré les détours il fallut bien arriver ; et nous voici à la Villa !

Villa, impression

Pour prolonger la plaisanterie, la Villa était peu éclairée et on nous fit entrer de suite dans la salle à manger, sombre, obscure. Quelques vieux chandeliers de suif. Le service, le couvert, les sièges, tout était pitoyable ! « Voilà, disaient les anciens, comme nous sommes traités ! L'argent manque ! Ah ! si l'on savait cela en France ! Mais nous n'osons pas nous plaindre ! » Tant bien que mal, on dîna tout de même. Tout à coup une dispute éclate entre deux anciens, on se jette serviettes et pain à la tête ; plusieurs s'en mêlent et ce fut bientôt un charivari infernal, au milieu duquel nous entendions : « Dire que c'est comme cela tous les soirs ! Quel enfer ! »

Pour couper court, comme nous étions très fatigués et quelque peu abrutis par tout ce que nous voyions, on nous emmena coucher dans des chambres provisoires, celles qui nous étaient destinées n'ayant pu – nous dit-on – être préparées à temps. Cela nous était bien égal, pourvu que nous puissions dormir. On m'accompagne, on me montre le lit, les objets nécessaires, après quoi on me souhaite le bonsoir, et on s'en va emportant la lumière et fermant la porte à clef. Ma foi, tant pis, je me jette sur le lit et me voilà ronflant. Une demi-heure plus tard, pressé par certain besoin, je me réveille et cherche à tâtons ce qui m'était indispensable pour le moment. Mais que sens-je tout à coup le long de mes jambes ! Horreur ! Il était troué ! Je cherche en vain des allumettes et une bougie : ils les avaient fait disparaître. Enfin, résigné, je veux me recoucher. Patatras, voilà le lit qui chavire et qui reste tout penché avec un pied démanché. Je me remets sur cette épave, m'arrangeant de mon mieux pour essayer de dormir, malgré la position oblique de mon pauvre corps, et espérant bien que c'était fini ! Non, ce n'était pas fini ! Peu après, la porte de ma chambre s'ouvre, et je vois une procession de pénitents blancs avec des cagoules et des cierges à la main défiler devant mon lit en chantant le *De profundis*. Cette fois, c'était tout ; on venait un quart d'heure plus tard me délivrer, me donner un bon lit et de la lumière. Je ne demandai pas mon reste et ne fis qu'un somme jusqu'au matin. Mes camarades eurent également à subir des « charges » du même genre, après lesquelles ils dormirent tout aussi bien que moi.

Comme on le voit, ce n'est pas bien méchant ; nous en avons ri ensuite de bon cœur. Le lendemain tout était changé et en fête pour nous recevoir. On nous fit visiter la Villa, délicieux palais de la Renaissance. De la terrasse du beau jardin à la française, on domine toute la ville, et la coupole de Saint-Pierre apparaît, majestueuse. C'est vraiment féérique et j'étais heureux de penser que, là, j'allais passer deux années de ma vie ! La façade du

l'affaire en resta là. Inutile de dire que ce fut par la suite l'objet d'aimables plaisanteries dont notre ami se divertit tout le premier.

Un autre incident de ce voyage m'est resté dans la mémoire : ce fut la traversée dans un chemin creux aux environs de Palestrina, au milieu d'un nombreux troupeau de bœufs et de buffles conduits par des gardiens à cheval, armés de longues piques. Nous étions dans ce chemin lorsque nous vîmes arriver devant nous cet énorme troupeau qu'il nous était impossible d'éviter. Je n'ai jamais aimé le contact avec ces animaux, et j'avais une certaine frayeur. Ces gardiens nous rassurèrent, nous prirent sous leur protection et escortèrent chacun de nous, nous faisant faire place avec leurs piques. Ce fut assez difficile, mais enfin nous en sortîmes sans qu'aucune corne eût endommagé nos pantalons. C'est en sortant de ce mauvais pas que nous nous dirigeâmes vers Palestrina, et que l'ami Guiraud, tout guilleret, se réconforta en l'admiration des beaux yeux de notre jolie hôtesse.

Cette petite excursion dura une quinzaine de jours. Nous revînmes à Rome, l'esprit plein des souvenirs des beaux sites parcourus, et nous reprîmes chacun notre vie coutumière de travail, d'observation et de rêverie.

Gounod à Rome

Un des souvenirs les plus chers de cette première année de Rome fut la connaissance que j'y fis de Gounod. Voici en quels termes j'en parle dans la notice que j'ai lue à l'Académie des beaux-arts, le 24 novembre 1894, lorsque j'eus l'honneur de lui succéder :

C'était à Rome, en 1862. *Faust*, paru depuis trois ans, avait frappé fortement l'imagination des jeunes musiciens et excité leur enthousiasme. Tous avaient subi l'influence du charme saisissant et de la sensibilité exquise de ce chef-d'œuvre, tous sentaient que l'auteur était un maître, et l'on n'avait pas encore le triste courage, comme cela se voit trop souvent de nos jours, de manquer de respect au talent et au génie. Les pensionnaires alors à la villa Médicis étaient notre regretté confrère Ernest Guiraud, notre confrère actuel Émile Paladilhe et moi. Tous trois nous étions réunis dans la chambre de l'un de nous, jouant et chantant *Faust* avec l'entraînement et la chaleur de nos vingt ans. Les voix laissaient bien à désirer, mais les cœurs y étaient enflammés et ardents. Certes, c'était une belle représentation ! Tout à coup, on frappe à la porte : qui voyons-nous entrer ?... Gounod, dont nous ignorions la présence à Rome, et qui, tout ému de cet hommage inattendu, nous ouvre ses bras et nous embrasse avec une effusion attendrie. Voilà comment je l'ai connu ! Depuis ce jour, il n'a cessé de m'honorer de son amitié, et je n'ai cessé de l'affectionner tendrement.

Vous comprenez, messieurs, que de tels souvenirs aient laissé une trace vivace dans mon cœur et ne me permettent pas de parler de votre illustre confrère sans une intense émotion¹¹⁰.

Tous ceux qui ont séjourné quelque peu à Rome ont goûté le charme de la délicieuse promenade du Pincio. Les couchers de soleil y sont de toute beauté ; tout le monde de Rome venait s'y promener : les uns, et surtout les unes, pour s'y faire voir dans de brillants équipages, les autres pour les voir. J'étais de ces derniers, et souvent, après mon travail, je venais flâner quelques instants dans cet endroit exquis, regardant Rome, Saint-Pierre, du

110. Extrait d'une *Notice sur Ch. Gounod*, Paris : Firmin Didot, 1894.

son côté ! Cependant, on se souvint plus tard de mon geste et on me félicita¹⁵³. Je ne dois pas oublier de dire qu'Albert Wolff terminait sa réponse à peu près en ces termes : « Vous dites, Monsieur, que je ne fais pas de critique sérieuse ; eh bien ! invitez-moi lorsque vous donnez votre première œuvre, et vous verrez ! » L'année suivante, je donnai les *Sept Paroles*¹⁵⁴ à Sainte-Clotilde. Je l'invitai ; il ne vint pas ! Et voilà comment se termina ma première équipée à la Don Quichotte !

Composition de motets et de pièces diverses

Pendant ce temps, je m'occupais de ma chapelle, je composais des motets que je faisais exécuter et quelques pièces de piano et d'orchestre qui virent le jour plus tard ; je donnais quelques leçons et je me demandais toujours avec anxiété comment je pourrais me procurer un livret qui m'ouvrit les portes d'un théâtre ! Je me demandais, enfin, comment je pourrais attirer un peu l'attention sur moi ! L'occasion se présenta à Sainte-Clotilde même. Peu de temps avant le carême de l'année 1867, mon ami l'abbé Jaunay, vicaire de l'église, me confia qu'il savait de bonne source que le terrible curé ne serait pas fâché d'avoir pour le Vendredi saint une œuvre un peu importante dont Sainte-Clotilde aurait la primeur. Cette fois, je mis ma timidité de côté et allai le trouver. Il me confirma en effet le dire de son vicaire. Il me dit que si je voulais et si je croyais avoir le temps de composer pour le Vendredi saint une œuvre sur les sept dernières paroles du Christ, il m'ouvrait un crédit de... je crois qu'il s'agissait de 800 ₣, pour l'exécution. C'était peu, mais j'acceptai avec empressement, pensant que je trouverais toujours bien le moyen de m'en tirer. Je m'en tirai en effet !

Composition des *Sept Paroles*

Je n'avais que six semaines devant moi pour composer, copier et répéter. Il fallait se mettre à l'œuvre de suite. Mon ami l'abbé me chercha des textes dans l'Écriture pour accompagner et commenter les « paroles ». Une fois en possession de ces textes, que nous avons arrêtés ensemble, je me renfermai chez moi et travaillai d'arrache-pied.

Le crédit qui m'était alloué ne me permettant pas un grand déploiement orchestral, j'écrivis ma partition pour quintette à cordes, une flûte, un hautbois, une clarinette, un basson, un cor, trois trombones, une harpe, une paire de timbales et l'orgue. C'est la

153. Dans le chapitre VIII de ses *Souvenirs*, Massenet confirme en effet cet incident. Jules MASSENET, *Mes souvenirs*, Paris : Pierre Lafitte, 1912.

154. *Les Sept Paroles du Christ*, oratorio pour solistes, chœur et orchestre. La *Revue et Gazette musicale* rendit compte de la création de l'ouvrage, le 26 avril 1867 à Sainte-Clotilde (« Concerts et auditions musicales de la semaine », n° 18 (5 mai 1867), p. 145) :

« M. Théodore Dubois, ancien prix de Rome, dont nous avons eu plusieurs fois l'occasion de parler avec éloge, a fait exécuter, le Vendredi saint, à l'église Sainte-Clotilde, où il est maître de chapelle, un oratorio de sa composition : *Les Sept Paroles du Christ*. Ce jeune maître, indépendamment du sentiment grandiose et vrai qu'on trouve dans son œuvre, possède à un haut degré l'art des efforts vocaux et instrumentaux. Son orchestre est à la fois sobre et puissant. On a surtout remarqué la première et la cinquième parole. Les *sol* ont été parfaitement chantés par MM. Villaret et Caron, de l'Opéra. »

MM. Fugère²²⁷ et Barnolt²²⁸. Il obtint un succès plus qu'honorable²²⁹. Ceci se passait en 1879. Malgré cela, et en dépit de la notoriété que j'avais déjà acquise d'autre part, il me fallut attendre encore 14 années avant d'avoir un autre ouvrage à l'Opéra-Comique ! Il faut être doué d'une belle patience pour résister ! Je n'avais point l'heur de plaire à Carvalho. Je m'étendrai plus tard sur ce sujet à propos de *Xavière*.

Un jeune éditeur, Egrot, eut confiance et acheta à des conditions très douces la propriété de l'ouvrage. Enfin, je vendais ma musique !

Mort de Massenet (1912)

Ici je fais une digression. À l'instant même où j'écris ces lignes, dans mon atelier de Rosnay, 14 août 1912, on m'apporte un journal où je lis la mort d'un illustre confrère : Massenet a cessé de vivre hier matin ! C'est une grande figure qui disparaît. Il a tenu une grande place dans notre temps. Il était doué de dons exceptionnels qu'il vivifiait par un labeur opiniâtre et incessant. Personne n'a travaillé plus que lui, aussi laisse-t-il de nombreux ouvrages parmi lesquels quelques-uns de premier ordre. Ce n'est pas ici le lieu de faire sa biographie ; d'autres se chargeront de ce soin. Mais je ne voulais pas laisser partir cet éminent confrère sans le saluer d'un adieu amical et attristé.

Puisque j'ai interrompu mon récit pour saluer tristement la mémoire d'un grand confrère que la mort vient d'atteindre, je veux saluer également ici la mémoire de deux autres amis très chers : Charles Lenepveu et Jules Lefebvre. Mes relations avec ces deux artistes étaient fraternelles. Elles dataient de notre extrême jeunesse.

Le premier, disparu il y a près de deux ans, était un homme exquis. Compositeur de haute valeur, il n'a pas été apprécié comme il le méritait et a trop souvent subi les outrages et le dédain de la presse. Professeur éminent, il eut pour élèves beaucoup de nos plus brillants compositeurs parmi les jeunes.

227. Lucien Fugère (1848-1935), baryton de la troupe de l'Opéra-Comique. Il suivit des cours gratuits de musique vocale donnés au Conservatoire et se fit engager au Ba-Ta-Clan comme baryton le 22 février 1870. En 1874, il quitta ce théâtre pour le théâtre des Bouffes-Parisiens. Il débuta le 9 septembre 1877 à l'Opéra-Comique dans le rôle de Jean des *Noces de Jeannette*.

228. Paul Barnolt (1844-?), ténor de la troupe de l'Opéra-Comique.

229. Henri LAVOIX, « Théâtre national de l'Opéra-Comique », *Revue et Gazette musicale de Paris*, n° 9 (2 mars 1879), p. 67 :

« L'ouvrage est joué par M^{mes} Ducasse et Chevalier, MM. Barnolt et Fugère. M^{lle} Ducasse (La Lilloise) est excellente, elle a de la gaieté, de la coquetterie, elle brûle les planches et chante avec infiniment d'esprit la chanson du Coq et le duo avec Daniel. Le rôle de Charlotte convient aux qualités de M^{lle} Chevalier, qui a de la grâce et du charme. Barnolt est un fort amusant Séraphin, et M. Fugère a été fort applaudi dans les couplets des bâillements. »

Henri MORENO [Henri HEUGEL], « Semaine théâtrale », *Le Ménestrel*, n° 14 (2 mars 1879), p. 107-108 :

« L'interprétation du *Pain bis* mérite tous les éloges. Quand on voit M^{lle} Ducasse, une Lilloise avenante, pleine de belle humeur, un pain bis appétissant et tentateur, on excuse les convoitises de monsieur Daniel, pauvre Tantale auquel Fugère prête son jeu si rond, et sa voix encore plus ronde. Mais lorsqu'on a sous les yeux la gracieuse personne de M^{lle} Chevalier, la blanche épouse de ce vaurien, on ne comprend plus les infidélités qu'on peut faire à ses charmes. Barnolt Séraphin excelle dans les rôles de paysan. Il était là à son affaire. Voilà quatre artistes auxquels les auteurs, s'ils sont reconnaissants, peuvent tresser des couronnes. »

Annexe 1

*Discours pour les funérailles de M. Ambroise Thomas*¹

Messieurs,

C'est à moi, comme au plus ancien, qu'est dévolu l'honneur bien triste d'apporter ici à Ambroise Thomas, au nom des élèves, le suprême et dernier hommage.

Ce n'est pas de votre brillante et glorieuse carrière artistique, ô Maître bien-aimé, que je veux parler, d'autres se sont acquittés de ce devoir, mais de votre carrière professorale qui, elle-même, a été si féconde et a laissé dans nos cœurs d'impérissables souvenirs. Quel professeur admirable vous étiez ; quelle hauteur de vues vous apportiez dans votre enseignement !

Qui de nous, mes chers camarades, ne se rappelle avec émotion ces belles heures de notre jeunesse où, groupés autour du Maître, nous écoutions, avides, sa parole à la fois douce, ardente et convaincante, où éclatait avec tant de force son amour élevé de l'art et sa profonde admiration pour les grands maîtres du passé ? Et quel merveilleux commentaire à sa parole lorsque, se mettant au piano, il nous faisait entendre les plus beaux fragments que sa surprenante mémoire avait gardés comme des trésors précieux !

C'est ainsi, Maître, que vous nous avez fait aimer et admirer Bach, Gluck, Beethoven et surtout Mozart, pour qui vous manifestiez une toute particulière prédilection. Weber, Mendelssohn étaient aussi de vos dieux préférés, et d'autres encore, car vous aviez l'éclectisme des esprits supérieurs, indispensable à un grand professeur, si fécond en résultats pour les disciples. Aucune pression sur nous : des conseils, des encouragements donnés avec une bonté toute paternelle.

Tous, nous vous aimions et écoutions avec respect, car, par vos œuvres, vous joigniez l'exemple aux préceptes, et par votre vie si digne, vous nous montriez le chemin que doit suivre tout artiste simple, modeste et probe.

Aujourd'hui, nous vous pleurons et apportons à votre dépouille mortelle l'hommage de nos éternels regrets. Adieu, illustre et bien-aimé Maître, ou plutôt au revoir !

Nous garderons toujours de votre belle âme, retournée vers Dieu, et de votre grand cœur, un souvenir profondément ému et reconnaissant !

1. Discours prononcé par Théodore Dubois le samedi 22 février 1896 (F-Pi : recueil de l'Institut, LXVI (1896), n° 4, p. 13).